

## Les peuples de la Guinée supérieure (entre la Côte d'Ivoire et la Casamance)

*Bassey W. Andah*

Bien que de nombreux auteurs pensent qu'il y a eu un rapport intime et fondamental entre la haute Guinée et le Soudan occidental à divers moments dans le passé historique et préhistorique, aucun n'a clairement établi la nature de ce rapport et son évolution à travers le temps et dans différentes parties de la côte guinéenne. De ce fait, comme pour d'autres phénomènes analogues étudiés dans l'histoire de l'Afrique, la question de ce rapport a suscité des hypothèses souvent divergentes selon le type de données utilisées ou la façon dont l'auteur les interprète.

Ainsi, certains soutiennent que le peuplement de la côte de haute Guinée est la conséquence d'un déplacement continu de populations de l'intérieur vers le littoral. Mais au sein même de cette école, il y a des divergences de vues quant à la date à laquelle cette migration a commencé. Ainsi, McCall fait remonter à -5000 le moment où, selon lui, alors que le dessèchement du Sahara commençait à s'accroître, les ancêtres des Mande (Manden) sont descendus vers le Sahel, y introduisant la connaissance de l'agriculture<sup>1</sup>. A. A. M. Corrêa voit dans la pression exercée par les États du Soudan occidental un facteur déterminant et situe le début de la migration vers la côte au III<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne<sup>2</sup>. A l'opposé, W. Rodney estime que le mouvement a été, dans une grande mesure, précipité par des événements politiques survenus dans les États soudanais<sup>3</sup> à une époque relativement récente puisqu'ils ne remontent même pas au X<sup>e</sup> siècle.

1. D. F. McCall, 1971.

2. A. A. M. Corrêa, 1943.

3. W. Rodney, 1967.

Ces théories, présentant la vaste majorité des peuples de la côte de haute Guinée comme des peuples « refoulés » de leur habitat initial, qui était à l'intérieur des terres, connaissent certes une grande audience. Cependant, il reste à démontrer clairement comment des liens physiques, linguistiques et culturels ont existé entre les peuples habitant ces deux vastes régions à divers moments importants de l'histoire, lequel a exercé une influence décisive sur l'autre, à quelle époque et pour quelles raisons.

Dans la présente étude de l'histoire culturelle de la côte de haute Guinée pendant la période située approximativement entre le VII<sup>e</sup> et le XI<sup>e</sup> siècle, on passe au crible les informations pertinentes fournies par l'archéologie, les sources orales et écrites, ainsi que les données linguistiques et anthropologiques en général, afin de répondre aux questions suivantes : quelle était la nature du milieu naturel, en particulier son potentiel en ressources ? Quels étaient les établissements humains implantés dans la région ? Quelles langues ces populations parlaient-elles et comment étaient-elles organisées du point de vue économique, social et politique ? Sur cette base, on s'efforce de déterminer les liens existant à l'époque entre les peuples de la côte de haute Guinée et ceux qui vivaient au nord de cette région. Pour cela, on soumettra à un examen critique les diverses hypothèses visant à expliquer notamment l'introduction du travail du fer et la mise en place de sociétés à organisation étatique, dotées de systèmes socio-économiques avancés et complexes, capables d'édifier des monuments mégalithiques.

## Le cadre écologique

La haute Guinée s'entend ici comme la moitié occidentale des terres côtières de l'Afrique de l'Ouest, entre le fleuve Sénégal et le cap des Palmes. La partie comprise entre le cap des Palmes et le Cameroun est connue sous le nom de basse Guinée. La côte de haute Guinée est donc la partie méridionale de la région côtière du nord-ouest de l'Afrique, qui s'étend du détroit de Gibraltar au Libéria. Alors que la partie nord de cette région côtière se caractérise par des montagnes et des plateaux accompagnés de sécheresse, dans la partie que constitue la haute Guinée on trouve des bassins sédimentaires et des plaines côtières. Dans la région du Sénégal et de la Gambie, les précipitations sont modérées, mais à mesure que l'on descend vers la Sierra Leone et le Libéria, elles augmentent pour dépasser le chiffre de 200 centimètres par an. Le régime des pluies se reflète dans le système de drainage. Dans la zone méridionale du Sénégal, les cours d'eau sont permanents et leur nombre augmente tandis que l'on descend vers le sud. La plupart de ces rivières sont courtes, mais bien alimentées.

Les courants côtiers de surface (principalement celui des Canaries) coulent vers le sud le long de la côte nord-ouest de l'Afrique, se dirigeant vers le Cap-Vert à la rencontre du courant nord-équatorial, qui coule vers l'ouest.

Plus au sud, le courant chaud de Guinée coule d'est en ouest le long de la côte du Libéria.

Les unités géographiques reconnaissables dans la région sont la Sénégalie, la région Sierra Leone-Guinée, entre la Casamance et Cape Mount (la haute Guinée de Rodney), et la région du Libéria, entre Cape Mount et le cap des Palmes.

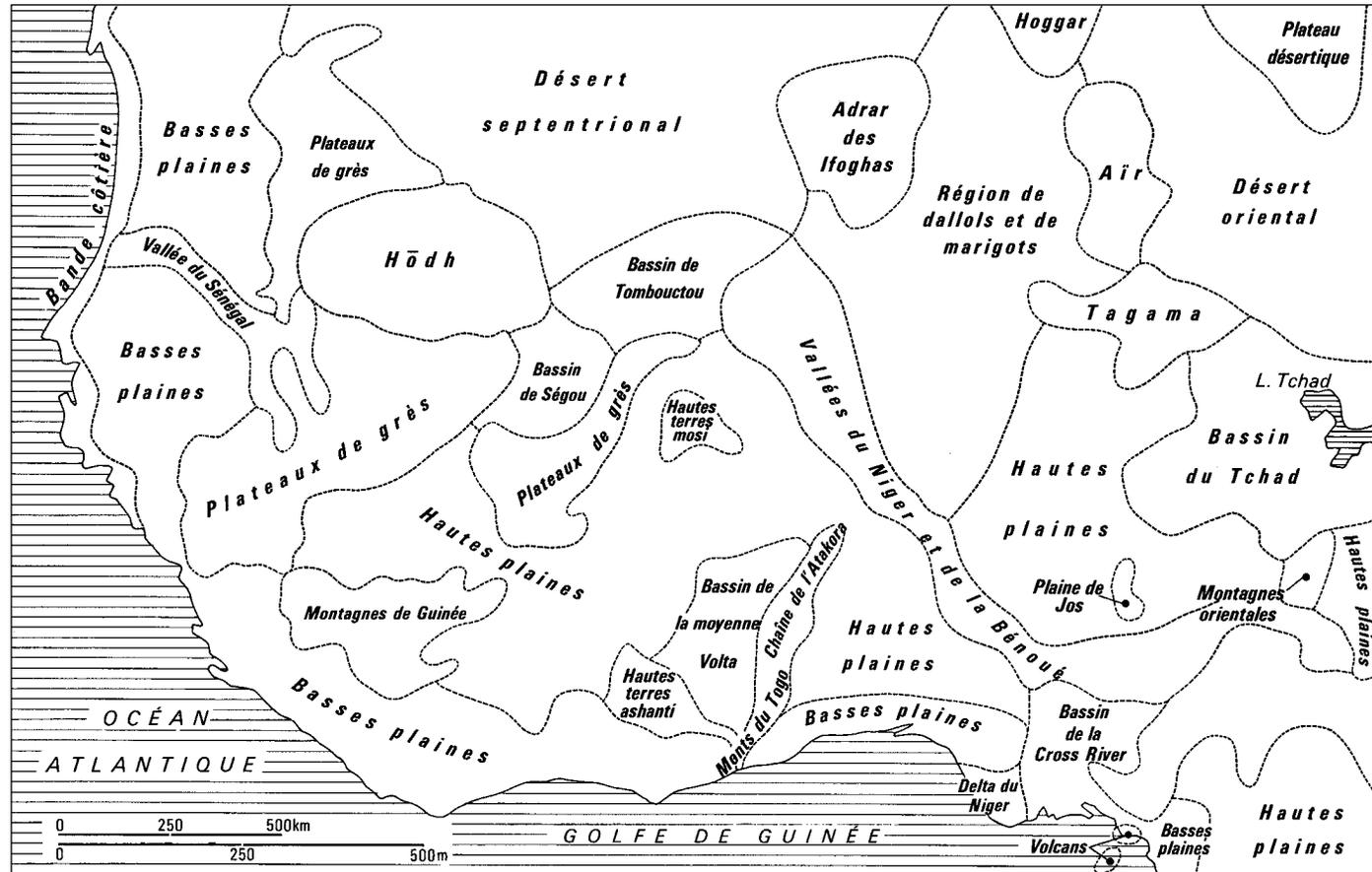
A l'intérieur des terres, une grande particularité physique de la région de Sénégalie est la vallée du Sénégal. Elle est bordée au nord et au sud de basses plaines côtières, et au nord-ouest, à l'ouest et au sud-ouest de plateaux de grès, dont le Hōdh (Ḥawḍ). Dans les régions de la Sierra Leone et du Libéria, le principal repère géographique est constitué par les montagnes de Guinée. Au sud de ces hauteurs, des basses plaines côtières s'étendent sans interruption jusqu'au Ghana, alors qu'il existe des hautes plaines au nord et à l'ouest. A l'extrémité orientale des hautes plaines qui bordent la région de haute Guinée se trouvent le bassin de la moyenne Volta et les hautes terres asante (ashanti), alors que le nord de la zone centrale est bordé par le plateau de grès situé immédiatement au sud des bassins de Ségou et de Tombouctou.

La Sénégalie est presque entièrement comprise dans la zone de la savane, avec un climat et une végétation de type soudanais. Cette zone s'étend sur une grande partie des vallées de la moyenne Gambie et de la moyenne Casamance, aux sols extrêmement fertiles. Les franges méridionales sont très densément peuplées. La région de la basse Casamance est la plus humide de Sénégalie, et par conséquent celle où la forêt est la plus dense. Bien que généralement moins chaude que l'intérieur des terres, elle souffre de l'humidité. Néanmoins, elle offre à ses populations hétérogènes — en majorité mande (ou mandinka, manden, mandingue), dioula, flup, bainuk et balante — les terres les plus fertiles et les paysages les plus spectaculaires de toute la Sénégalie.

Une ligne irrégulière d'escarpements marque le rebord des plateaux de grès dans la partie occidentale de la haute Guinée. Le nord de la Mauritanie est un véritable désert, alors que la vallée du Sénégal, avec ses dépôts d'alluvions, est la seule grande formation géographique qui ait été propice à l'établissement humain. Les autres centres de peuplement se trouvent sur la ligne de sources, au pied de l'escarpement et dans les vallées profondes qui le creusent. Les fleuves Sénégal et Gambie sont alimentés par des *wādi* (marigots) qui descendent des escarpements de grès.

Le Soudan occidental forme le vaste arrière-pays de la région Sierra Leone-Guinée, sur la côte de haute Guinée. La végétation va de la savane arborée et de la savane boisée de l'intérieur des terres à la forêt tropicale du sud, en passant par les marécages à mangrove de certaines parties de la frange côtière.

Cette zone peut elle-même être divisée en quatre régions naturelles. Ce sont la plaine de Guinée (ou plaine côtière, caractérisée par une région de montana), les hautes terres et les collines qui bordent la plaine, le Fouta Djallon et le bassin du haut Niger. Les traits distinctifs de la plaine côtière sont notamment les suivants: une altitude inférieure à 150 mètres, un volume



18.1. Afrique de l'Ouest: grandes régions physiques. [Source: B. W. Andah.]

annuel de précipitations supérieur à 250 centimètres, une végétation de forêt ou de savane boisée, associée à une zone cultivée. Ses principales cultures — le palmier, l'arachide, le riz, le kolatier, etc. — sont différentes des productions des régions avoisinantes, dotées de caractéristiques géographiques opposées.

Le Fouta Djalon, dont l'altitude est supérieure à 1 250 mètres, est le prolongement vers le sud-ouest du plateau de grès mande (mandingue), situé entre le Hôdh au nord et le bassin du haut Niger au sud, et presque entièrement à l'intérieur de la zone de captage des eaux.

Les vallées de ce plateau très découpé ont été utilisées à l'origine par l'homme pour des établissements agricoles, puis comme voies de passage par les éleveurs peul et les bâtisseurs d'empires.

Au nord des hautes terres, le bassin du haut Niger est drainé à la fois par le Niger et par le Sénégal. A l'intérieur du bassin, les dépôts d'or sont abondants dans les basses couches de roches précambriennes. Ils sont exploités depuis longtemps par la population locale. Vers le sud, à partir de l'île Sherbro, la côte est faite de plages de sable basses, où les embouchures des rivières sont fréquemment détournées dans une direction sud-est/nord-ouest par des bancs de sable parallèles au rivage.

Dans la partie libérienne la côte s'étend sur 560 kilomètres le long de l'océan Atlantique, entre les rivières Mano et Cavalla. Le Libéria a un climat tropical humide; les pluies les plus abondantes se situent sur la côte, où elles atteignent 500 centimètres par an. Sur le plan topographique, on distingue trois zones principales qui s'étendent d'est en ouest, parallèlement à la côte: d'une part le littoral, ou bande côtière, de 64 à 80 kilomètres de large, généralement bas et composé de lagons peu profonds, de plages de sable blanc et de marécages à mangrove; puis une bande de forêt tropicale très dense qui s'élève doucement jusqu'à 330 mètres au-dessus du niveau de la mer; et enfin un vaste plateau ondulé, d'une altitude de 660 mètres environ. Les points culminants du pays, les monts Nimba et Walo, sont situés au nord, près de la frontière guinéenne.

Le sol est généralement très fertile, mais a tendance à se durcir. La flore est celle de l'Afrique tropicale: forêts à feuilles persistantes qui comptent parmi les plus vastes du continent et renferment près de deux cent trente-cinq espèces différentes, dont une gamme étendue de plantes alimentaires à l'état naturel ou sauvage, comme le caféier, le citronnier, la cacaoyer, l'ananas, l'avocatier, le manioc et le riz.

La région côtière au sud de Dakar, qui comprend le Sénégal méridional, la Guinée, la Guinée-Bissau et la plus grande partie de la Sierra Leone, se distingue principalement par les estuaires envasés des fleuves qui coulent vers l'ouest (comme le Saloum, la Gambie et la Casamance). Les principales vallées sont raisonnablement peuplées, grâce à leurs vastes dépôts d'alluvions et à leur irrigation suffisante pour des cultures comme l'arachide et le palmier à huile. Mais les interfluves souffrent d'une latéritisation croissante à mesure que l'on progresse vers l'intérieur.

Entre les hautes terres de Guinée et les districts côtiers, le paysage est celui d'une plaine découpée, inclinée suivant une pente nord/nord-est-sud/



18.2. Familles linguistiques d'Afrique de l'Ouest (carte simplifiée indiquant certaines des langues principales). [Source: B. W. Andah.]

sud-ouest de la ligne de partage des eaux vers la mer. Freetown est située sur une péninsule (formée de hauteurs atteignant 600 mètres) qui abrite le port des vents du sud-ouest. Historiquement, les traits géographiques qui peuvent avoir exercé la plus grande influence sur l'évolution de la Guinée, de la Sierra Leone et du Libéria sont la densité et l'enchevêtrement du réseau fluvial, les basses plaines, les marécages, la force des marées et l'étendue du plateau continental. Il y a plus de deux douzaines de rivières principales dans la bande côtière située entre la Gambie et Cape Mount. Ces rivières, orientées généralement vers l'ouest ou le sud-ouest, ainsi que leurs affluents, ont été d'importantes voies de communication pour les habitants de la région. Aucun des fleuves du Libéria (grands ou petits) n'est navigable sur plusieurs kilomètres; ils sont en outre inaccessibles de la mer, du fait des barres et des récifs dangereux.

## La configuration linguistique et ethnique

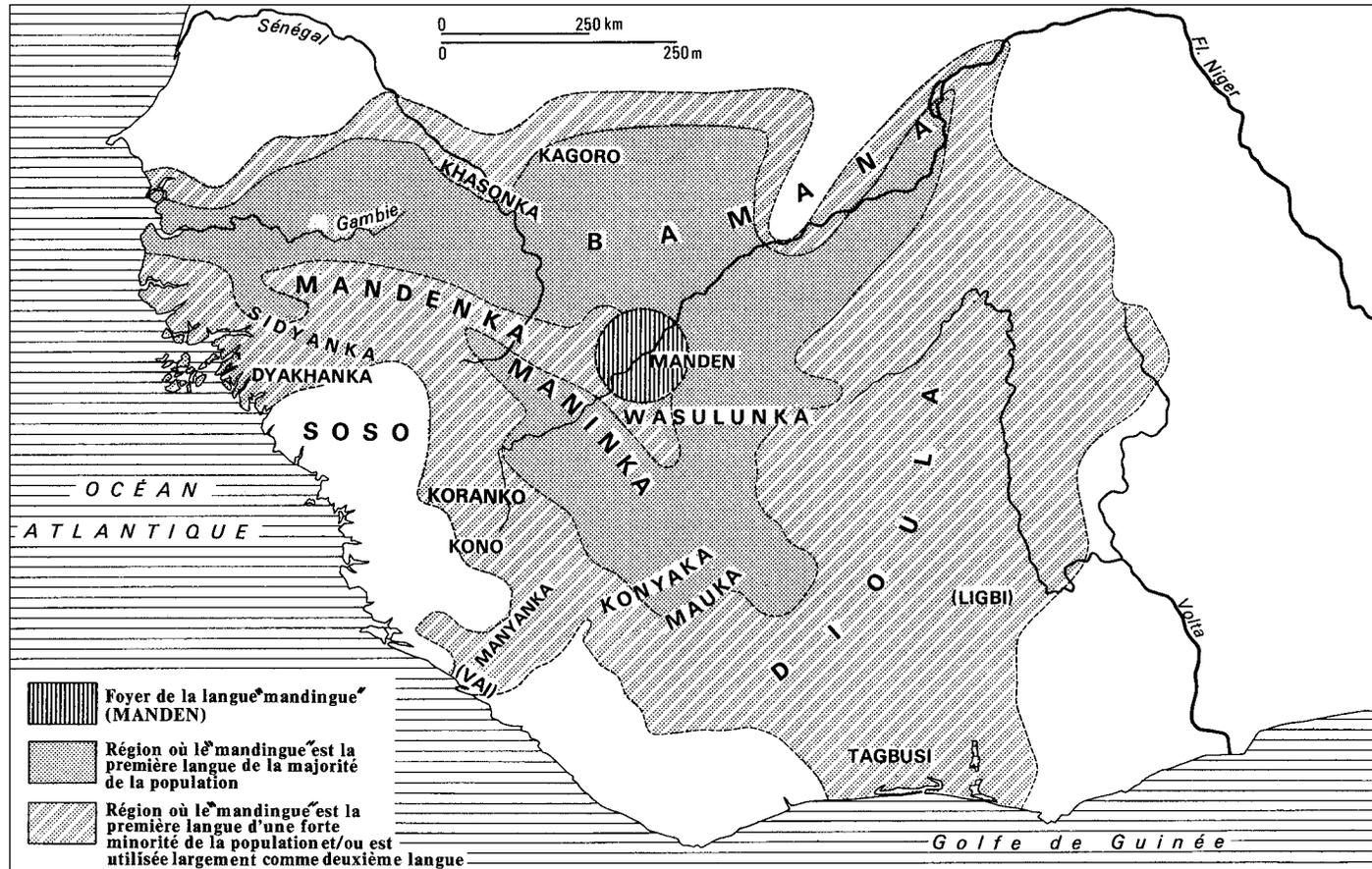
Les habitants de la région de haute Guinée appartiennent à trois grands sous-groupes linguistiques de la famille Niger-Congo: manden, ouest-atlantique et kwa (18.2).

### Les Manden

Le sous-groupe de loin le mieux connu et le mieux délimité est celui des Manden — un ensemble d'environ vingt-cinq langues dont l'influence s'étend depuis Busa, au Nigéria, jusqu'à la Gambie à l'ouest, et depuis Soninke, au nord, jusqu'à Vaï-Kono, au sud. Au sein du groupe manden lui-même, le bobo-fing (sya), en Haute-Volta (actuel Burkina Faso), occupe une place quelque peu ambiguë, alors que toutes les autres langues forment deux groupes — celui du nord ou nord-ouest et celui du sud ou sud-est<sup>4</sup>. Les degrés de parenté relative sont clairement établis pour un grand nombre de langues. Le sous-groupe du groupe nord-ouest comprend des langues comme le manden, le kpelle et le loma, qui sont parlées en Sierra Leone, au Libéria et en Guinée, alors que le sous-groupe du nord du même groupe comprend le soninke, le mandenka (bambara, malinke, dioula, etc.), le soso-yalunke, le vaï-kono et d'autres encore. Le groupe méridional était censé, récemment encore, comprendre deux sous-groupes distincts — celui du sud comportant le mano et plusieurs autres langues mineures au Libéria et en Côte d'Ivoire, et celui de l'est qui comprenait plusieurs langues mineures isolées (busa, bisa, samo) qui s'étendent au Burkina Faso, au Bénin septentrional et au Nigéria occidental —, mais il est désormais reconnu que les deux sous-groupes sont étroitement liés et ne forment donc qu'un seul groupe<sup>5</sup>.

4. C. S. Bird, 1970; W. E. Welmers, 1973; R. Long, 1971; M. L. Morse, 1967; A. Prost, 1953 et 1981.

5. A. Prost, 1981, p.354-355.



18.3. Les Manden et leurs langues. [Source: B. W. Andah.]

Le mandenka, sous-groupe d'un sous-groupe manden, se distingue par trois caractéristiques exceptionnelles, à savoir le grand nombre de ses locuteurs, sa large distribution géographique et sa cohésion relative. La région de langue manden était au cœur des premiers États du Soudan occidental, dont le plus ancien, l'empire du Ghana, remonte à plus d'un millier d'années. Selon la tradition orale, l'expansion manden vers la Gambie actuelle s'est faite au cours du règne de Sunjata, au XIII<sup>e</sup> siècle, et les comptoirs commerciaux du Sud datent du XIV<sup>e</sup> siècle, sinon d'un siècle antérieur.

La répartition géographique des locuteurs du manden se prête à diverses explications historiques. Comme l'essentiel du manden n'est représenté que par le mandenka, on a longtemps affirmé que le lieu d'origine de tous les Manden se trouvait dans les hautes terres du Sénégal et du Niger, dans l'actuel Mali. On a estimé, par ailleurs, que tous les autres locuteurs du manden représentaient des ramifications de vagues migratoires successives depuis ce lieu d'origine<sup>6</sup>. Cela semble bien correspondre aux mouvements démographiques ultérieurs (que l'on appelle souvent la deuxième dispersion manden) qui se dirigèrent principalement vers le sud et vers l'ouest.

En revanche, on peut partir de l'hypothèse selon laquelle les Manden (ou proto-Manden) ont entamé leurs mouvements migratoires à partir d'un foyer préhistorique quel que part dans la région du lac Tchad et ont continué, après avoir franchi le Niger, en direction de l'ouest et du sud-ouest. Ces migrations ont dû se produire avant celles des peuples qui parlaient le gur (voltaïque) et le kwa. Les traditions orales des Bisa (Busanse) et des Mosi-Dagomba laissent à penser que les premiers occupaient leurs territoires actuels bien avant la fondation des autres États<sup>7</sup>. Les traditions des Busa (au Nigéria) évoquent leur arrivée depuis l'est<sup>8</sup>.

Tout porte à croire que les locuteurs du manden qui vivent actuellement dispersés à travers le Burkina Faso, le Bénin et le Nigéria ne constituent pas les rameaux les plus orientaux d'une expansion manden qui venait de l'ouest, mais plutôt les vestiges des migrations manden méridionales qui cheminaient depuis l'est vers le sud-ouest, comme le démontre leur étroite parenté linguistique<sup>9</sup>.

En ce qui concerne le cadre chronologique, Welmers a suggéré que les langues manden représentent un rameau très ancien de la famille Niger-Congo, en situant cette séparation aux alentours de -3300. La rupture entre le manden du Sud et celui du Nord-Ouest se serait alors produite vers -1600<sup>10</sup>. Néanmoins, ces dates doivent faire l'objet de la plus grande prudence car

6. Voir J. Vansina, R. Mauny et L. V. Thomas, 1964b, p. 91.

7. D'après la tradition, les États dagomba et mosi furent fondés par le fils d'un chasseur manden et d'une jeune fille voltaïque, ce qui indique que les Manden s'y trouvaient depuis une date antérieure. Voir A. Prost, 1945, p. 50-51 ; 1981, p. 357 ; J. Goody, 1964, p. 211-212.

8. Cette tradition est liée à la légende de Kisra ; voir P. Mercier, 1970, p. 317.

9. A. Prost, 1981, p. 357-358.

10. W. E. Welmers, 1958.

elles sont fondées sur la glottochronologie, dont les méthodes sont de plus en plus critiquées par de nombreux linguistes.

Il ne fait aucun doute, cependant, que certaines parties du Libéria et de la Côte d'Ivoire se trouvaient, pendant la période dont traite ce volume, déjà peuplées par des locuteurs de langue manden, qui appartenaient au groupe sud. D'autres peuples manden — les Vaiï, les Kono, les Mande, les Soso, les Kpelle/Guerze, les Loma/Toma, etc. — se sont déplacés en plusieurs vagues vers le littoral seulement au cours des cinq ou six derniers siècles et leurs migrations feront l'objet d'une étude dans le volume suivant<sup>11</sup>.

### Le groupe ouest-atlantique

Par contraste avec la relative homogénéité du sous-groupe manden, le groupe ouest-atlantique, défini par Greenberg (et qui existe aussi dans la zone de savane), est considéré par d'autres auteurs comme relativement plus disparate<sup>12</sup> ne permettant pas de distinguer des sous-groupes et des étapes importantes sur le plan historique, comme les langues mel. D'un autre côté, la coupure entre ce groupe et les langues kwa apparaît arbitraire, du moins dans la mesure où elle tend à masquer les ressemblances frappantes entre des langues parlées dans des zones géographiques différentes, comme les étroites parentés lexicales entre les langues mel et akan. Cependant, l'affirmation de Dalby selon laquelle les groupes linguistiques ouest-atlantiques n'ont aucune parenté entre eux reste discutable.

Comme Welmers le fait très justement remarquer, si les langues ouest-atlantiques représentent un rameau très ancien de la famille Niger-Congo, il faut s'attendre à ce que certaines parentés à l'intérieur du groupe soient difficiles à discerner et donc que l'inclusion de certaines langues dans ce même groupe puisse apparaître injustifiée<sup>13</sup>.

Pour Sapir, le groupe ouest-atlantique comprend diverses langues parlées dans la zone côtière qui s'étend de la frontière entre le Sénégal et la Mauritanie au nord-ouest à la frontière entre la Sierra Leone et le Libéria au sud-est<sup>14</sup>. La seule exception est le pular (ou fulfulde [peul]), langue parlée par un peuple de la savane, dispersé du nord du Sénégal au nord du Cameroun et dans la région du Tchad. De plus, Sapir a remarqué que, tout à l'opposé du pular (et, dans une moindre mesure, du wolof au Sénégal et du temne en Sierra Leone), la majeure partie des langues du groupe ouest-atlantique sont parlées par des populations relativement restreintes et souvent isolées, dont le nombre varie entre un maximum de deux cent mille (comme les Dioula et les Kisi) et à peine quelques centaines (comme les Kobiana)<sup>15</sup>. A part certaines caractéristiques typologiques telles que les systèmes de classes nominales et les suffixes verbaux, Sapir trouve peu de traits distinctifs évidents

11. Voir Unesco, *Histoire générale de l'Afrique*, vol. IV, chap. 12.

12. Par exemple D. Dalby, 1965.

13. W. E. Welmers, 1973, p. 17.

14. J. D. Sapir, 1971 1971, p. 46.

15. *Ibid.*

communs au groupe tout entier. La diversité du groupe explique sans doute pourquoi certains auteurs (comme Dalby) remettent en question la parenté entre les langues dont il se compose. Cependant, il semble que Westermann soit parvenu à établir des correspondances entre les langues mel et les autres langues ouest-atlantiques<sup>16</sup>. Bien que peu nombreuses, ces correspondances sont suffisamment claires pour étayer l'hypothèse d'un groupe génétique dont les contours restent vagues, mais qui possède une unité certaine. Sapir indique qu'un dénombrement des mots ressemblants (expression péjorative pour désigner les parentés supposées) a démontré d'une manière claire et précise l'unité des langues mel, tout en permettant de distinguer les principaux sous-groupes et certains degrés de parenté entre eux<sup>17</sup>.

### Le groupe kwa

Selon Greenberg, les langues kwa occupent une bande de 320 kilomètres de large en moyenne, s'étendant sur près de 2 240 kilomètres le long de la côte de l'Afrique occidentale, de Monrovia au Libéria à l'ouest, en passant par la Côte d'Ivoire, le Ghana et le Togo, ainsi qu'une zone située entre le Bénin et le delta oriental du Niger<sup>18</sup>. Même si cet ensemble englobe des groupes indépendants, comme les langues nupe, et masque les étroites parentés lexicales entre des groupes géographiquement distants, comme les langues mel et akan, la classification de Greenberg reste foncièrement valable pour les groupes intermédiaires. Ainsi, les quatre groupes kwa actuellement les plus importants quant au nombre de personnes qui les parlent — à savoir: les langues akan (Twi, Fanti), qui prédominent au Ghana; les langues ewe, qui prédominent au Togo et en République populaire du Bénin, et qui sont parlées également au sud-est du Ghana; les langues yoruba, qui prédominent dans l'ouest du Nigéria; les langues igbo, qui prédominent dans l'est du Nigéria — sont toutes des langues syllabiques à tons<sup>19</sup>. Il est vrai que l'inclusion dans le groupe kwa par Greenberg de langues comme le kru et l'ijo reste hypothétique. Cependant, pour prendre un exemple, la langue ijo semble aussi étroitement apparentée aux langues yoruba et akan que ces deux derniers groupes entre eux. En fait, des recherches approfondies qui, nous l'admettons, n'en sont encore qu'à leur début, semblent montrer que la plus grande partie de la ceinture forestière de l'Afrique de l'Ouest, qui s'étend sur plus de 1 600 kilomètres du centre du Libéria au-delà du Niger inférieur, au Nigéria, est occupée par des peuples qui parlent une série de langues apparentées, présentant des ressemblances sous-jacentes du point de vue de la structure et du vocabulaire. Si cette situation est liée à l'existence d'un proto-langage commun, cette donnée linguistique indiquerait alors la présence d'un continuum culturel très ancien le long de la plus grande partie de cette bande forestière, continuum qui se serait ensuite

16. D. Westermann, 1928.

17. J. D. Sapir, 1971, p. 49.

18. J. H. Greenberg, 1963 *a*.

19. M. H. Stewart, 1979.

diversifié à une date éloignée, mais inconnue. Les parentés que nous venons de mentionner, ainsi que plusieurs autres qui existent à l'intérieur du groupe kwa, semblent au moins aussi lointaines que les ressemblances entre certaines des langues les plus orientales attribuées à ce groupe et d'autres langues relevant visiblement du groupe Bénoué-Congo.

Les données historiques et géographiques permettent en outre de penser que la forêt a été un obstacle à la pénétration des peuples ultérieurs, et que cette pénétration, quand elle a eu lieu, n'a pas pris la forme d'une migration de masse. Elle a au contraire été limitée à de petits groupes qui, même s'ils ont exercé une influence culturelle considérable, ont été absorbés sur le plan linguistique par les populations locales. Il semble que les hommes du Nord n'aient pénétré en grand nombre que dans l'extrême Ouest, établissant des chefferies guerrières comme celles des Manden de Sierra Leone, qui ont amené la famille des langues manden jusqu'à la côte.

### Hypothèses

Pour beaucoup, le grand thème de l'étude historique de la région est la confrontation dramatique entre deux grandes traditions culturelles, celle des précurseurs des peuples de langue mel de la côte et celle des peuples de langue manden venus, dans leur expansion, des hautes terres de l'intérieur<sup>20</sup>.

Il est vrai qu'à l'époque des premiers contacts avec l'Europe, et pendant les siècles qui ont suivi, cette région était un foyer actif d'immigration, d'expansion démographique et de compétition entre les groupes, les peuples de l'intérieur descendant vers les basses zones forestières du littoral à la recherche de terres et de débouchés commerciaux. Il est également peu douteux que l'infiltration des groupes de langue manden venus de l'est y ait contribué pour beaucoup.

Néanmoins, des problèmes fondamentaux restent à résoudre lorsqu'on s'efforce d'intégrer ce processus dans le contexte plus large de l'histoire socioculturelle de la région d'avant le XV<sup>e</sup> siècle, et en particulier à la fin du I<sup>er</sup> millénaire et au début du II<sup>e</sup>. La date de l'invasion manden, par exemple, n'est pas encore établie. Livingstone la fixe au XIV<sup>e</sup> siècle, Lamp au XV<sup>e</sup> et Hair au XVI<sup>e</sup><sup>21</sup>. De plus, l'accord n'est pas fait non plus sur la forme prise par cette invasion et son impact sur la population locale. Hair la décrit comme une guerre de courte durée suivie de l'assimilation des envahisseurs par la population locale, d'autres comme une migration de grande envergure ayant des conséquences décisives et parfois catastrophiques pour les peuples indigènes.

Ainsi, Rodney et Lamp attribuent à cette invasion la destruction de la civilisation des Sapes (comprenant les Bulom, les Temne, les Limba, les Baga

20. H. Baumann et D. Westermann, 1948; G. P. Murdock, 1959; M. Delafosse, 1931; P. E. H. Hair, 1968 *a*; W. Rodney, 1967.

21. F. B. Livingstone, 1958; F. Lamp, 1979; P. E. H. Hair, 1968 *a*

et les Nalu, connus aujourd'hui sous le nom de peuples de langue mel), qui comptait des artistes et des artisans de grande réputation<sup>22</sup>. Mais on estime par ailleurs que les Mane ont introduit un grand nombre de techniques nouvelles, comme le travail du fer, le tissage du coton et l'art de la guerre, et ont donné un grand élan aux institutions déjà établies, telles que les sociétés secrètes poro, ragbenle et simo.

Livingstone, se fondant sur des analyses de sang, notamment sur une même répartition du gène *Hb<sup>s</sup>* (gène de l'hématie falciforme) chez certains groupes ethniques de l'Afrique de l'Ouest pratiquant une agriculture intensive, pensait que les premiers peuples de langue manden émigrèrent vers l'ouest (à une date qu'il fixait au XIV<sup>e</sup> siècle) étaient surtout des chasseurs et des guerriers et que les vagues d'immigration ultérieures introduisirent la culture du riz, ainsi que les outils en fer destinés à l'exploitation intensive des zones forestières par la méthode du brûlis après abattage. Selon lui, ce processus a probablement commencé dans la frange boisée des hautes terres de Guinée, avant de s'étendre lentement parmi les peuples des forêts de la plaine<sup>23</sup>.

Livingstone établissait un lien entre la diffusion de ce trait avec les migrations ultérieures de peuples de langue manden venus du Soudan occidental. D'après cette thèse, l'introduction dans les zones forestières de cette nouvelle forme d'agriculture aurait créé l'environnement favorable à l'anophèle, renforçant ainsi l'avantage sélectif du gène.

L'opinion qui continue de prévaloir est que les peuples de la côte connaissaient à peine l'agriculture ou le travail du fer avant l'arrivée des groupes de langue manden, qui ne remonte pas plus loin que le XVI<sup>e</sup> siècle et qui est suivie par un important accroissement de population.

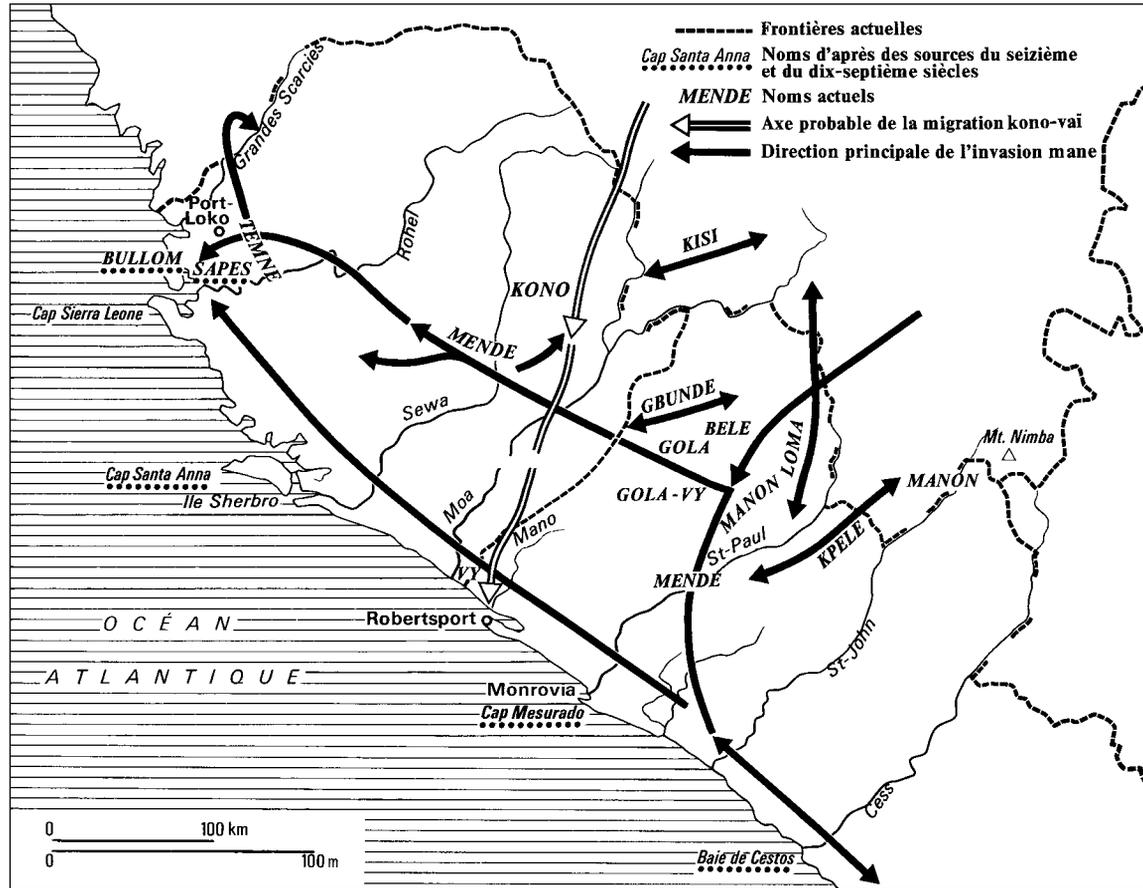
Une variante de cette thèse fait remonter l'arrivée des Manden à une date beaucoup plus ancienne et leur attribue une influence civilisatrice bien plus considérable. Ils auraient introduit l'agriculture, le travail du fer, des formes de système sociopolitique perfectionnées, le commerce lointain ainsi que des systèmes économiques et des organisations de l'artisanat plus complexes.

Dans le même ordre d'idées, divers auteurs affirment que les États du Soudan occidental, menacés par les Berbères nomades, ont commencé dès le III<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne à exercer une pression qui a conduit à un déplacement de population vers la côte, que cette tendance persiste aujourd'hui, et qu'il existe en quelque sorte une série de couches de peuplement<sup>24</sup>. Déployés en éventail depuis la côte, on trouve d'abord les restes des peuples indigènes. En Sierra Leone, ce sont les Bollom, étroitement associés aux Kisi et aux Krim, les langues de ces trois peuples étant apparentées. Les noms de lieu semblent indiquer qu'un grand nombre de régions occupées aujourd'hui par les Manden, les Kono et les Vaï ont appartenu naguère aux

22. W. Rodney, 1967; F. Lamp, 1979.

23. F. B. Livingstone, 1958, p. 553.

24. A. L. Mabogunje, 1971, p. 7-9.



18.4. Mouvements de populations en Haute-Guinée. [Source: B. W. Andah.]

Kisi. Le long de la frontière du Libéria actuel vivent les Gola qui, comme les autres peuples, parlent une des langues mel du Sud, possédant un système de classes nominales semblable à celui du bantu.

Les Limba, eux aussi, ont un système de classes nominales et sont souvent regroupés avec les autres peuples de langue mel dans la famille ouest-atlantique.

Quelque temps plus tard vinrent les groupes étroitement apparentés des Baga et des Temne, implantés un peu à l'intérieur des terres et parlant une langue mel du Nord. Ces Temne, ainsi que les Nalu, les Landuma et les Kokoli plus au nord, semblent représenter une seconde couche, plus tardive, et ont été baptisés « pré-Mandingues ». Les Temne, les Kisi, les Limba, les Baga et les Landuma étaient donc tous les premiers habitants du Fouta Djallon. Délogés finalement vers le XIII<sup>e</sup> siècle par les Soso de langue manden, ils sont déplacés progressivement vers l'ouest et le sud pour occuper les terres plus fertiles au voisinage de la côte. Les Soso, qui avaient pris leur place, se sont à leur tour essaimés vers la côte, à mesure que leur nombre augmentait.

Les Sapes et les Landuma restèrent dans l'arrière-pays, avec devant eux les Nalu et les Baga; mais les Temne poursuivirent leur avancée vers l'embouchure du fleuve Sierra Leone, coupant les Boulom en deux au XVI<sup>e</sup> siècle et devenant un des groupes les plus puissants de la côte de Sierra Leone. Il est possible que les Baga, les Landuma et des Temne n'aient formé qu'un seul peuple avant d'être séparés par les Soso — les premiers habitent actuellement la Guinée et sont en voie d'absorption progressive par les Soso. Leurs homologues de Sierra Leone, les Temne, ont conservé leur identité et ont eux-mêmes absorbé des groupes de Boulom sur la côte ainsi que les Loko, les Koranko, les Fulbe (Peul), et même les Soso à l'intérieur des terres.

En centrant son analyse sur les aspects économiques et écologiques ainsi que sur la structure sociale, Murdock divise la zone en deux secteurs, d'une part la Sénégambie, qui constitue un bloc homogène de peuples de langue ouest-atlantique caractérisés par une filiation matrilineaire, la culture intensive de plantes soudanaises et une végétation de savane; d'autre part la zone s'étendant entre la côte de Guinée et le voisinage du fleuve Sassandra, habitée par un essaim de peuples connus sous le nom de « Kru ou Manden de la périphérie », historiquement et socialement étroitement apparentés, bien qu'ils parlent un grand nombre de dialectes différents des langues manden, kwa (kru) et ouest-atlantique (mel)<sup>25</sup>.

D'Azevedo fait valoir de son côté qu'un petit secteur de cette dernière zone (situé au sud de la Sierra Leone et au nord-ouest du Libéria) se distingue dans une certaine mesure des autres par son multilinguisme généralisé, son histoire faite d'afflux de populations hétérogènes et l'existence de confédérations « intertribales » par-dessus des frontières linguistiques mal définies. Il appelle cette sous-zone « région ouest-atlantique centrale », afin de mettre

25. G. P. Murdock, 1959.

en relief les caractéristiques historiques et ethnographiques qui semblent placer cet essaim côtier de groupes ethniques quelque peu à part par rapport aux zones de peuplement avoisinantes<sup>26</sup>.

Selon un autre point de vue, qui apparaît plus raisonnable, l'agriculture et le travail du fer étaient solidement implantés dans certaines parties de la haute Guinée avant l'arrivée des Manden; celle-ci allait se traduire uniquement par l'adjonction d'éléments soudanais aux systèmes agricole et sociopolitique des populations indigènes.

Il ressort clairement de ce qui précède que les réponses définitives n'ont pas encore été trouvées à certaines questions fondamentales concernant l'histoire culturelle de la région, notamment les suivantes: Quand les peuples du Soudan occidental sont-ils partis vers le sud? Quels étaient ces peuples? De quelles régions sont-ils partis et vers quelles régions se sont-ils dirigés? Quelle est la nature de ces migrations et quelles sont les transformations et modifications qui en ont résulté? Plus particulièrement, nous aimerions savoir quelles plantes aborigènes de haute Guinée ont été les premières cultivées, quand les éléments soudanais ont été introduits, quelle a été leur importance relative, comment le travail du fer et le commerce lointain ont fait leur apparition, et avec quels résultats.

Le contact culturel se poursuivait dans la région depuis des siècles, longtemps avant la fameuse invasion mana, et ce contact entraîna le mouvement de peuples, de langues et de cultures diverses vers une zone forestière côtière à population clairsemée et leur brassage. Les défenseurs de cette thèse présentent comme un argument en leur faveur le fait que certains indices montrent que la plupart des unités ethnolinguistiques, dont la présence sur la côte a été signalée par les Européens entre 1 440 et 1 700, existent encore aujourd'hui dans une répartition presque similaire, même si leur localisation et leur importance territoriale ont quelque peu changé. Ils soulignent également à juste raison que cela ne signifie pas que les groupes modernes, du fait de la similarité des noms, des langues ou de localisation, soient les descendants directs, sur le plan génétique ou culturel, des ethnies du passé, car cette région a connu pendant des siècles des transformations considérables.

## La Sénégambie

Dans la région de Sénégambie, les recherches archéologiques ont montré que la zone dioula-wolof de la basse Casamance était peuplée depuis le I<sup>er</sup> millénaire de l'ère chrétienne. Jusqu'à +200, le peuplement était clairsemé et composé de petits groupes campant sur de basses dunes de sable.

Linaires de Sapir pense que ces peuples étaient venus de l'est, car leur poterie se réclame des mêmes techniques décoratives, telles que les lignes sinueuses gravées en creux, « que la poterie néolithique largement

26. W. L. d'Azevedo, 1962.

répandue du Cap-Vert au sud de l'Algérie et même au-delà en Afrique centrale »<sup>27</sup>.

Ces habitants de la côte s'adaptèrent par la suite à la vie sur le littoral, ainsi qu'en témoigne la présence de coquilles de mollusques. De Sapir émet l'hypothèse qu'ils pratiquaient déjà à cette date la riziculture inondée (entre - 200 et + 200)<sup>28</sup>.

Cette adaptation, nouvelle et radicale, fut le fait de nouveaux arrivants, peut-être les ancêtres des Dioula, qui vinrent du Sud et délogèrent les anciens occupants, dont le nombre était relativement faible.

Lors de la troisième grande phase d'occupation, le mouton et la chèvre étaient domestiques; la présence du bétail se maintenait tandis que le poisson était une des bases de l'alimentation.

Durant la quatrième et dernière phase identifiée, deux nouvelles espèces domestiques, le porc et le chien, faisaient leur apparition. La poterie était en général la même que celle de la période précédente; cependant, les habitants ne fabriquaient plus alors de petits bols à couvercle, comme c'est le cas encore aujourd'hui chez les Dioula. De Sapir croit trouver dans le matériel archéologique, en particulier la poterie, l'indice que les Dioula avaient fini par occuper toutes les vallées alluviales entre la Casamance et le fleuve Sondrougou durant les trois dernières phases.

En dehors de la Casamance, l'embouchure du Sénégal, près de Saint-Louis, et le delta du Sine-Saloum (Joal, Gandoul et Bandial) étaient également habités à une date aussi ancienne, sinon plus. Sapir remarque que, si certains tas d'ordures découverts dans ces estuaires appartiennent peut-être à la fin du Néolithique, la plupart remontent au début de l'âge du fer et certains estuaires étaient occupés à l'arrivée des Européens. A Dionevar, un tas d'ordures complexe composé de coquillages contient plus de quarante couches. Des fouilles récentes ont révélé des matériaux de l'âge du fer (fers de houe, grains de collier, bracelets et poterie)<sup>29</sup>. Il existe en général un parallélisme entre les céramiques de la Casamance et celles de la région de Saint-Louis.

En Casamance comme au Cap-Vert, les techniques décoratives attribuées au Néolithique persistent au début de l'âge du fer. Les deux régions présentent également de vagues ressemblances pour la forme des poteries (sphériques ou ovoïdes de taille variable et jarres de taille moyenne au col évasé).

Les preuves linguistiques ne semblent pas confirmer la thèse selon laquelle le groupe dioula serait venu de l'est. Elles situeraient plutôt le centre originel de dispersion des Dioula vers le sud, dans la région côtière de la Guinée-Bissau, où l'on trouve les Mandyak et les Balante, deux groupes linguistiquement apparentés aux Dioula. Comme les Dioula, ces peuples pratiquent la riziculture inondée et utilisent l'araire, le *kayando*. D'un point

27. O. Linares de Sapir, 1971; voir également Unesco, *Histoire générale de l'Afrique*, vol. II, chap. 24.

28. D'après A. Portères (1950), la Sénégambie fut le deuxième centre de propagation de l'*Oryza glaberrima* (le riz ouest-africain).

29. C. Descamps, G. Thilmans et Y. Thommeret, 1974; G. Thilmans et C. Descamps (à paraître).

de vue archéologique, cette thèse est également douteuse, car la pratique du ramassage des coquillages, la poterie à décor de coquillages et la présence de résidus de poisson lors de la deuxième phase d'occupation indiquent que ces peuples sont venus de la côte et non de l'intérieur des terres à l'est.

Vers + 300, les Dioula exploitaient la faune abondante des canaux et des marigots à mangrove et pratiquaient probablement aussi l'agriculture — peut-être un stade avancé de la culture du riz. Bien des traits distinctifs de la culture dioula étaient déjà présents à partir de la deuxième période d'occupation décelable. Les groupes vivaient sur des dunes de sable dans les vallées alluviales ou à proximité; comme ils le font de nos jours, ils déposaient leurs ordures à des endroits déterminés. Les tas d'ordures contiennent des fragments de poterie et d'autres déchets comparables à ceux de la culture matérielle des Dioula d'aujourd'hui. On ignore si les Dioula enterraient des poteries avec leurs morts, car aucune sépulture n'a été trouvée sur ces sites ou à proximité.

Depuis quatre-vingts ans environ, on a découvert dans la région de Sénégal plusieurs grands ensembles de cercles de pierres (mégolithes) au nord du fleuve Gambie, dans une zone s'étendant sur plus de 30 000 kilomètres carrés, à partir de Fara-fenni, environ à 360 kilomètres de l'embouchure du fleuve, jusqu'à un point aussi éloigné à l'est que Tambacounda au Sénégal (fig. 16.2 et 16.4). Les pierres étaient généralement extraites des basses collines latéritiques qui parsèment cette région de savane. Les plus anciens cercles découverts se composent de pierres dressées et d'alignements de blocs latéritiques dont le nombre varie entre huit et vingt-quatre et dont la hauteur atteint 4 mètres. A Dialloubéré, un groupe, peut-être le plus vaste connu jusqu'à présent, comprend plus de cinquante-quatre cercles, le diamètre de chaque cercle atteignant 8 mètres. Mais le diamètre intérieur des cercles varie en fonction de la taille et du nombre des pierres; et, généralement, les cercles sont groupés par deux ou trois. L'intérieur de certains cercles est plat; dans d'autres cas, il est creusé, mais le plus souvent il est légèrement surélevé. Les pierres composant un cercle sont toutes de la même taille — généralement comprise entre 1 et 2 mètres de haut. Les pierres ont habituellement la forme de piliers arrondis. Dans la plupart des cas, deux pierres orientées exactement à l'est accompagnent le cercle et on trouve parfois de grandes pierres taillées en forme de Y<sup>30</sup>. Les travaux archéologiques ont montré que ces monuments sont des champs funéraires. Il semble que ces cercles de pierres aient été à l'origine beaucoup plus élevés et recouverts de sable et de latérite, et que les rangées de cercles juxtaposés étaient des nécropoles de dynasties de rois ou de prêtres, tandis que les cercles plus modestes étaient ceux de chefs ou de prêtres locaux. On pourrait également supposer que l'orientation vers l'est des pierres en forme de Y et des paires de piliers isolés serait l'indice d'un culte du soleil.

Les poteries extraites de ces mégolithes semblent du même type que les matériaux découverts dans les tumuli des Rao, des Sine et des régions

30. G. Thilmans, C. Descamps et B. Khayat, 1980.

sahéliennes du Sénégal<sup>31</sup>. Bien que les cercles aient été antérieurement datés du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>32</sup>, les nouvelles fouilles menées par l'Université de Dakar dans la région du Sine-Saloum les font remonter aux environs de + 1000<sup>33</sup>.

À ce jour, plus de quatre mille tertres ont été découverts, certains atteignant 5 mètres de haut et 40 mètres de diamètre. Ceux qui ont fait l'objet de fouilles ont livré de nombreuses sépultures; à Dioron Boumak, on en comptait quarante et un<sup>34</sup>. Parmi les objets funéraires mis au jour à profusion, on a trouvé des grains de collier d'or et de cornaline, des armes en fer, des ornements en or et en cuivre et, dans une tombe, un pectoral en or. On peut faire remonter l'apparition des objets en métal (ornements et autres objets funéraires) dans cette région à une période allant du IV<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne. Les grains de collier de cornaline, cependant, proviennent de sites datant d'avant le XI<sup>e</sup> siècle et sont une preuve de la diffusion de cette matière, probablement en provenance de la vallée du Nil.

D'autres tertres, recelant autant de richesses, ont fait l'objet de fouilles dans la haute vallée du Niger, principalement au-dessous de Ségou. A Kūgha, un tertre accompagné de pierres dressées a été daté des environs de + 1000<sup>35</sup>. Cette richesse s'explique presque certainement par le contrôle des ressources minérales et les possibilités agricoles du delta du haut Niger.

Il ressort clairement de ce qui précède qu'il y avait des contacts et des rapports importants entre le Soudan occidental et la Sénégambie pendant cette ère de bâtisseurs de mégalithes. Le géographe arabe al-Bakrī<sup>36</sup> décrit l'enterrement d'un roi du Ghana au XI<sup>e</sup> siècle qui, à certains égards, ressemble aux enterrements de Sénégambie. Pour certains historiens modernes, ces données, ainsi que les datations approximatives des sépultures faites précédemment, indiquent une migration (un mouvement des Soninke n'étant pas exclu) du siège de l'État du Ghana au Soudan occidental. Sur la foi des données disponibles, on est enclin à penser que les mégalithes et les réalisations socioculturelles connexes étaient l'œuvre des ancêtres des peuples qui vivent aujourd'hui dans la région — principalement les Manden, Wolof et Fulbe. Dans l'état actuel des connaissances, les Dioula sont le seul peuple dont on sache qu'il a vécu dans la région à l'époque de l'édification des cercles. Cependant, le fait que la poterie trouvée dans certains ensembles (Wassu par exemple) diffère considérablement de celle découverte dans d'autres (comme Fara-fenni) pourrait indiquer que ces sépultures ont été édifiées par un grand nombre de groupes ethniques ayant en commun la même culture. De plus, la diversité des styles de taille de la pierre amène à penser qu'il y a eu évolution sur une longue période.

31. M. Posnansky, 1973.

32. J. Joire, 1955.

33. G. Thilmans et C. Descamps, 1974, 1975.

34. *Ibid.*

35. R. Mauny, 1961, p. 109-110.

36. Al-Bakrī, 1913, p. 176.

## Guinée, Sierra Leone, Libéria

En Sierra Leone, l'homme semble avoir trouvé sans difficulté un accès aux grottes et cavernes situées dans les régions de savane boisée, en particulier les hautes terres du Nord-Est. Il occupe depuis une date très reculée, parfois bien antérieure à la fin de l'âge de la pierre, des grottes et des cavernes comme celles de Kamabai, Yagala, Kabala, Kakoya, Yengema et Bunumbu. Les fouilles menées à Kamabai et Yagala (des abris rocheux situés à moins de 320 kilomètres au nord de Cape Mount) par Atherton, et à Yengema par Coon ont révélé dans leurs couches supérieures l'usage du fer remontant au VII<sup>e</sup> ou au VIII<sup>e</sup> siècle, bien que les outils de pierre continuent d'être utilisés jusqu'au XIV<sup>e</sup> siècle et au-delà<sup>37</sup>. A partir du Néolithique, l'alimentation des peuples de cette région doit avoir été fondée sur l'huile de palme, la caroube, l'igname, le gibier, le poisson, le miel et les baies. On trouve de vastes sites de fonderie dans le nord-est de la Sierra Leone, en pays koranko; malheureusement, ils ne sont pas datés.

Les deux niveaux les plus récents (3 et 4) de Kamabai ont été datés du VI<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> et du VI<sup>e</sup>-X siècle. Les poteries de ces niveaux, en particulier celles ornées de motifs triangulaires en chevrons, différaient de celles découvertes dans des sites moins importants aux environs de Koidu<sup>38</sup> et au nord-est du pays bo<sup>39</sup>. A l'âge du fer succéda, du moins au nord-est du pays bo, une tradition baptisée par Hill «Sefadu-Tankoro» et qui se caractérisait par le travail du fer (fragments de scories et de tuyère). Sur un site, on a découvert un creuset partiellement fondu et un moule ayant apparemment servi au coulage du cuivre à la cire perdue. Des objets de fer associés à des débris d'outils de pierre ont été trouvés dans l'un de ces sites, qui pourrait être, selon Hill, un dépôt rituel accumulé pendant une très courte période. Quelques sites ne contenant pas de céramiques et des dépôts dispersés d'outils de pierre ont également fait supposer que des industries d'un type voisin ou même semblable à celui des couches moyennes et inférieures de la grotte de Yengema étaient répandues dans toute la province de l'Est et du Sud<sup>40</sup>.

Il est indéniable que des contacts ont existé entre les peuples de la forêt et de la savane de ce secteur de la haute Guinée depuis une date très reculée. Le commerce jouait un rôle particulièrement important comme moyen de contact et d'influence réciproque. Dans la zone des rivières du Nord, on échangeait de la soie, du coton et un peu d'or contre des huîtres (par exemple aux alentours de la Scarcies, de la Mellacourie, etc.). Cependant, contrairement à l'opinion de certains auteurs, il existe des indices de civilisations florissantes depuis une date très ancienne dans les zones forestières, entre autres les images d'ancêtres en stéatite de la Sierra Leone et du Libéria,

37. J. H. Atherton, 1972; C. Coon, 1968.

38. P. Ozanne, 1966, p. 15.

39. M. H. Hill, 1970.

40. *Ibid.*

connues sous le nom de *nomoli*, ou *pomdo*<sup>41</sup> et les mégalithes déjà évoqués plus haut, mais qui existent également de la Guinée à la Sierra Leone et au Libéria. Selon certains historiens, ces deux traditions seraient approximativement contemporaines de l'introduction du fer, laissant entendre que ces traditions et le fer étaient apportés à ces zones forestières de l'extérieur<sup>42</sup>.

Certaines traditions d'aujourd'hui en poterie (les vases sphériques au col étroit et au goulot évasé fabriqués de nos jours dans le nord de la Sierra Leone, par exemple) semblent renouer avec celles remontant au Néolithique et sont proches de celles du Fouta Djallon.

Que la poterie et le travail du fer aient été ou non apportés de l'extérieur dans la zone forestière, la région située entre le Sénégal et la Côte d'Ivoire présentait les signes d'une organisation étatique complexe bien avant l'apparition des sources écrites. Et ces formes d'organisation avaient des caractères originaux par rapport à la civilisation du moyen Niger.

Dans la forêt tropicale du Libéria, la poterie du premier âge du fer présente des traits de ressemblance avec l'âge du fer du Zimbabwe au début du 1<sup>er</sup> millénaire de l'ère chrétienne<sup>43</sup>. Les vestiges comprennent des poteries à colombin, des jarres cordées et imprimées en creux, des récipients de forme carénée, des huttes de perches et de torchis et des plates-formes légèrement surélevées, des scories laissées par la fonte du fer, des symboles du culte de la fertilité — figurines d'argile représentant des femmes et du bétail —, des grains de collier en coquille d'œuf d'autruche et des objets de bronze et de cuivre. Les trois derniers groupes d'objets n'ont pas encore été retrouvés sur les sites du Libéria.

La poterie du Libéria présente également des ressemblances frappantes avec celle du début de l'âge du fer dans d'autres régions de l'Afrique occidentale. Ainsi, les vases imprimés en creux trouvés au Mali, au Sénégal et au Ghana montrent des traits de ressemblance avec les formes et les types de poteries équivalents, par leurs motifs ondulés et dentelés et par d'autres éléments formels.

Les poteries retrouvées au Libéria appartiennent à des groupes distincts qui paraissent relever de l'histoire culturelle. Du point de vue ethnographique, les poteries manden-lomo-kpelle-mano sont suffisamment ressemblantes pour constituer une sous-tradition de familles apparentées. Elles forment en effet un continuum de caractères qui vont des plus variés et des plus complexes dans les produits manden, au plus simple dans ceux des Mano. La forme et le décor des vases atteignent la plus grande variété et la plus grande complexité chez les Manden; ils sont les moins variés et les moins complexes chez les Mano. De fait, les poteries lomo-kpelle-mano sont beaucoup moins complexes. Selon Orr, ce phénomène s'explique par la culture plus raffinée des Manden du noyau mande par rapport aux autres, dits Manden de la périphérie<sup>44</sup>.

41. J. H. Atherton et M. Kalous, 1970.

42. A. P. Kup, 1975.

43. K. G. Orr, 1971-1972, p. 77.

44. *Ibid.*

Les céramiques bofota, samquelle I et gbanshay semblent plus proches des poteries des Manden de la périphérie et, selon Orr, elles sont indubitablement plus anciennes, bien qu'il ait établi une classification des styles pour déterminer leur date exacte.

Les exemples connus de *pomtan* et de *nomoli*, noms généralement donnés à des pierres sculptées d'une grande variété, se comptent par milliers et ont été découverts dans une zone s'étendant de l'île Sherbro jusqu'au pays kisi en Guinée, à près de 350 kilomètres plus au nord, et de l'ouest du Libéria au pays temne, à 220 kilomètres environ en direction de l'ouest. Les sculptures paraissent plus ou moins régulièrement réparties sur toute cette zone, bien qu'il existe de grandes différences de style entre les *pomtan* (au singulier: *pomda*) des Kisi et les *nomoli* découverts en Sierra Leone. Le terrain est couvert d'une forêt très dense et peuplé d'agriculteurs qui cultivent principalement le riz, mais appartiennent à deux groupes linguistiques. Les Kisi au nord et les Boulom-Sherbro sur la côte parlent des langues du même groupe, mais radicalement différentes des Manden et des Kono occupant le territoire qui les sépare.

Outre leur nombre et leur large distribution, les *nomoli* et les *pomtan* présentent l'avantage d'être relativement petits et faciles à transporter; ils ont donc pu être étudiés depuis très longtemps dans les collections européennes.

Bien que l'opinion générale refuse aux Manden le privilège d'avoir exécuté ces figures de pierre, du fait de leur arrivée jugée tardive, Atherton et Kalous soutiennent la thèse contraire. Ils sont convaincus que les Manden sont issus du croisement d'une population aborigène plus ancienne et d'un élément mandingue plus récent. Selon eux, les *nomoli* sont l'œuvre d'un groupe aborigène connu des premiers visiteurs sous le nom de Sapes (et comprenant des peuples de la côte apparentés entre eux comme les Sherbro). Entre autres preuves à l'appui de leur thèse, ils mentionnent les *nomoli* représentant les grosses têtes à longues moustaches tombantes caractéristiques des Manden du Nord<sup>45</sup>.

En revanche, Person déduit de l'étude des traditions locales, des noms de lieux et des plus anciennes chroniques européennes que la zone où l'on retrouve les *nomoli* avait été autrefois entièrement occupée par des peuples du groupe linguistique ouest-atlantique<sup>46</sup>. Cependant, tous les indices dont nous disposons montrent que la date à laquelle il situe le déplacement des Manden vers leur localisation actuelle, plus au sud, c'est-à-dire il y a quatre siècles, est beaucoup trop récente. Il semble, par exemple, que sur les pentes boisées les plus reculées du bassin d'alimentation du Niger, les Kisi, malgré leur origine ethnique très mélangée, ont préservé non seulement leur langue, mais une grande partie de leurs traditions culturelles, y compris celle de la sculpture sur pierre, qui se maintient encore de nos jours sous une forme moins raffinée. Les découvertes archéologiques récentes en Sierra Leone, qui montrent une culture utilisant le métal, possédant une tradition de

45. J. H. Atherton et M. Kalous, 1970, p.307.

46. Y. Person, 1972.

poterie originale et répandue dans toute la région entre le VI<sup>e</sup> et le VII<sup>e</sup> siècle, permettent également de supposer certaines parentés entre cette culture du fer et la tradition *nomoli*.

En se fondant sur les ressemblances de styles, Atherton et Kalous affirment que les premiers *nomoli* ont dû être des imitations de figurines d'argile du Soudan occidental. Selon eux, la tradition des *nomoli* serait venue du Soudan occidental à la même date que la première apparition de certaines poteries caractéristiques, ainsi que du fer à Kamabai — c'est-à-dire entre le VI<sup>e</sup> et le VII<sup>e</sup> siècle<sup>47</sup>. S'il est parfaitement possible que les pierres sculptées aient été exécutées au début de l'âge du fer, ces auteurs n'apportent aucune preuve que la connaissance de cette technique ait été un apport du Soudan occidental au nord. En fait, ils paraissent ne tenir aucun compte du fait que des bois sculptés très semblables aux objets de pierre (et non pas de figurines d'argile) ont été trouvés dans la région, et que l'on peut avoir acquis la connaissance de la sculpture sur pierre en travaillant d'abord le bois. L'idée d'un apport extérieur apparaît également très douteuse du fait, entre autres, que cette tradition porte uniquement sur le travail de la pierre et non de l'argile et que les sculptures présentent une très grande variété de styles. En tout état de cause, si cette tradition est issue du travail de l'argile, il semble pour le moins curieux qu'aucune figurine d'argile (terre cuite) n'ait été découverte sur les mêmes sites, alors que les populations locales utilisaient l'argile pour la poterie.

Allison fait remarquer que la majorité des sculptures sont taillées dans le mica ou la stéatite, un nombre moindre dans le schiste et l'amphibolite, et quelques-une dans des roches dures comme le granit, la dolérite et le grès<sup>48</sup>. Vu le nombre considérable de ces sculptures, il paraît raisonnable de supposer qu'elles étaient habituellement exécutées sur place ou le plus près possible des sources de matières premières. L'abondance des vestiges, leur très large distribution, l'utilisation de la pierre et du bois, et non de l'argile, et la grande diversité des styles, tout indique qu'il s'agit d'une tradition endogène plutôt que d'une tradition importée de l'étranger, qui a prospéré sous ces diverses formes, essentiellement en fonction des pressions et des différences culturelles et écologiques locales. Si les premiers *nomoli* avaient été faits à l'imitation des figurines d'argile du Soudan occidental, comme le soutiennent Atherton et Kalous, il est très surprenant que les habitants de la forêt n'aient jamais tenté de façonner eux-mêmes ces objets en argile, ce qui aurait été, à tous les égards, plus facile et du moins possible, étant donné qu'ils disposaient d'argile et s'en servaient pour faire des pots. Il est également surprenant que ces peuples, si doués dans l'imitation d'autrui, qui, non seulement ont appris si vite, mais ont vite traduit la leçon nouvellement apprise dans plusieurs idiomes et matériaux locaux, aient été pourtant incapables de découvrir par eux-mêmes les possibilités offertes par ces matières premières existant en abondance, mais aient dû attendre l'arrivée d'une ou deux figurines d'argile

47. J. H. Atherton et M. Kalous, 1970, p. 312.

48. P. Allison, 1968, p. 37.

pour voir s'ouvrir la boîte de Pandore. Dans l'état actuel des connaissances, non seulement il est plus logique d'admettre que les *nomoli* ont été, dans une grande mesure, une création indépendante d'un peuple qui vivait dans la région depuis très longtemps, mais il faut envisager sérieusement la possibilité que cet art ou tradition technique ait été exporté vers le nord à partir du sud. En fait, ce n'est peut-être pas par hasard que la tradition de la sculpture sur pierre se retrouve dans diverses autres parties de la région guinéenne, comme les Esie en pays yoruba et les Akwanshi chez les Ekoi de la région de la Cross River.

De même, la datation contredit l'idée selon laquelle la technique des *nomoli* serait venue de la zone soudanaise par le moyen indirect de la terre cuite. Lors des fouilles archéologiques de Jenné-Jeno, dans le delta intérieur du Niger, une statuette de terre cuite a été découverte sur un site archéologique bien connu et daté entre 1000 et 1300<sup>49</sup>. Si cette date marque le début de cette tradition artistique dans la région, elle est beaucoup plus tardive que celle du début de la tradition des *nomoli* en Sierra Leone, qui est située par recoupement entre le VI<sup>e</sup> et le VII<sup>e</sup> siècle.

La grande majorité des sculptures de tous types représentent des formes humaines mâles, bien que les parties génitales soient rarement représentées. Un *nomoli* type mesure généralement de six à huit pouces de haut, et un *pomda* de trois à six pouces, bien que quelques spécimens de plus de douze pouces de haut aient été retrouvés dans tous les secteurs de la région. Les *pomtan* sont habituellement de forme cylindrique et se composent pour l'essentiel d'un cylindre surmonté d'une tête sphérique sans traits marqués, ce qui a inévitablement conduit à les décrire comme des objets phalliques.

A partir de cette forme stylisée et simplifiée, les sculptures ont évolué vers une représentation complète du corps humain. A l'imitation des Akwanshi beaucoup plus grands de la Cross River, les traits du visage sont gravés sur la tête et des bras en bas-relief sont ajoutés au corps<sup>50</sup>. Quelques stylisations de corps féminins aux formes protubérantes apparaissent également. Enfin, nous trouvons des formes humaines des deux sexes bien sculptées, mais les mâles restent plus nombreux. Elles font preuve d'un raffinement extrême dans le détail des coiffures, de l'arrangement des cheveux, des parures de perles et des cicatrices ornementales. Les statuettes masculines sont souvent barbues et certaines ont des nez recourbés, les dents découvertes et un bâton ou une arme dans les mains. Préservant la forme cylindrique caractéristique des *pomtan*, nous trouvons quelques groupes dans lesquels un grand personnage central est entouré d'une série de silhouettes plus petites. Ces statues et ces groupes plus élaborés apparaissent rarement dans les collections rassemblées chez les Kisi de Guinée et sont probablement tous originaires du pays des Kisi du Sud en Sierra Leone et du pays kono qui a des frontières communes avec les Kisi et les Manden.

La croyance populaire dans la région est que ces sculptures sont d'origine divine, bien que les anciens Kisi admettent qu'elles ont été exécutées par

49. R. J. McIntosh et S. K. McIntosh, 1979, p. 51-53.

50. Voir le chapitre 17 ci-dessus.

leurs ancêtres à une époque très lointaine et sont toujours la manifestation de quelque ancêtre. En revanche, il est caractéristique que chez les Manden les *nomoli* soient associés aux anciens possesseurs de la terre, et non à leurs propres ancêtres. Ceux qui sont découverts sont placés sur un autel au milieu des champs, où leur présence garantit une bonne récolte de riz, comme le veut la croyance.

En fait, les données linguistiques semblent suggérer que, depuis deux mille cinq cents ans environ, le sud de la Sierra Leone, le nord du Libéria et une partie de la Guinée voisine ont été occupés par des peuples de langue mel, dont l'expansion s'est probablement faite au détriment de peuples de langue kwa. Vers la même époque, les langues manden s'étendaient et se différenciaient à partir d'un foyer situé dans la région de la frontière entre le Libéria et la Guinée. Une des branches des ancêtres des Manden dont sont issus les Kono-Vaï, les Koranko, les Malinke et autres, a essaimé vers le nord et a fini par se répandre largement au Soudan. Pour finir, la branche kono-vaï est descendue vers le sud-ouest, séparant les Kisi et les Gola des autres peuples de langue mel. Par la suite, à une date très récente, un autre groupe manden, déjà intériorément divisé, s'est dirigé vers le nord-ouest, coupant les Kisi des Gola, s'ils ne l'étaient pas déjà, et franchissant la barrière établie par les Kono-Vaï. Cette poussée vers le nord-ouest des Manden (connus sous le nom de Manden-Loko) fut ensuite rompue par l'expansion vers l'est des peuples de langue temne au nord de la région<sup>51</sup>. Hill a émis l'hypothèse que l'apparition de la tradition archéologique sefadu-tankoro serait associée à l'expansion vers le sud-ouest des Kono-Vaï<sup>52</sup>. Mais cette hypothèse néglige une importante question: pourquoi une expansion linguistique, celle des Kono-Vaï, serait-elle visible, alors qu'une autre, parfaitement similaire, celle des Manden-Loka, ne l'est pas?

Il existe peu de données permettant d'établir une liaison directe entre le mouvement vers la côte des Vaï (du nord-ouest du Libéria qui parlent une langue manden du nord) et celui des Ligbi vers l'est de la Côte d'Ivoire, malgré les ressemblances linguistiques. Il est plus probable que les Vaï ont pénétré dans la Sierra Leone actuelle en compagnie des Kono. Les traditions selon lesquelles les Kono auraient été laissés en arrière semblent prêter à confusion: il est plus vraisemblable que les Kono, les Vaï et les groupes parlant la langue dama aujourd'hui disparue aient formé une bande continue de l'est de la Sierra Leone à la mer, séparant les Gola et les Kisi des autres peuples de langue mel. Plus tard (peut-être avant le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle), cette bande doit avoir été coupée par le mouvement vers l'ouest des peuples manden du Sud-Ouest.

La « migration » des Vaï n'a pas nécessairement pris la forme d'un exode massif ou d'une conquête. Il s'agissait plus probablement de l'ouverture progressive de voies de commerce, quelques marchands de langue manden du Nord étant installés sur la côte et un plus grand nombre transportant du sel, du poisson séché et d'autres denrées de la côte à la boucle du Niger. Bien que

51. P. E. H. Hair, 1968a, 1968b, 1974.

52. M. H. Hill, 1972, p. 1-2.

ces voies commerciales aient finalement été plus ou moins interrompues, la langue vaï s'est maintenue près de la côte du fait de son importance pour le commerce et des liens avec les Manden qui n'avaient jamais été totalement rompus.

Convaincu également que le sel et le poisson jouaient un rôle prédominant dans le commerce à grande distance bien avant l'arrivée des Européens, Hill en déduit que: l'expansion des Manden dans la zone forestière, puis jusqu'à la côte, était liée à l'ouverture de routes commerciales; ces routes commerciales elles-mêmes étaient liées à l'accroissement de la population dans la zone concernée (et réciproquement?); l'accroissement de la population fournissait la base nécessaire à la mise en place de systèmes politiques plus complexes, adaptés à une population foncièrement tributaire du commerce extérieur et probablement conçus sur le modèle de ceux du Soudan occidental; le prestige de la langue manden, langue des marchands ou des souverains — ou des deux à la fois — a contribué à l'effacement d'une ou plusieurs langues mel, probablement préexistantes, devant une forme ancienne de la langue kono-dama-vaï<sup>53</sup>.

Selon de récents travaux de recherche, les Manden du Nord ne sont pas arrivés soudainement dans les régions forestières, mais progressivement et par petits groupes, ni aussi récemment qu'on le croyait auparavant. On reconnaît également le rôle du commerce à longue distance, qui a stimulé les grandes transformations sociopolitiques, de même que l'influence probablement exercée par les agents de ce commerce — autrement dit les Vaï. On admet désormais la possibilité d'une arrivée des Vaï en Sierra Leone plusieurs siècles avant la date de 1455 avancée par Y. Person<sup>54</sup>. Les données linguistiques proposent, à cet égard, quelques indications intéressantes.

Jones indique que les Kono et les Vaï semblent avoir emprunté certains mots aux langues manden du Sud-Ouest (par exemple, les termes désignant le poisson, la volaille, le canoé, le campêche, le coton et le fer), dont quelques-uns se retrouvent dans les langues mel et manden du Sud-Ouest, mais pas dans le manden (comme court, variole) et un au moins n'existe qu'en kisi (éléphant). Ces emprunts pourraient avoir une signification culturelle — ils impliqueraient alors que le développement de la civilisation kono-vaï a été un processus très lent bénéficiant d'apports venus de diverses directions à différentes époques<sup>55</sup>.

De ce point de vue, l'image donnée par Person du mouvement ayant amené les Vaï et les Kono dans leur pays actuel, celle d'une simple incursion rapide remontant au XV<sup>e</sup> ou au XVI<sup>e</sup> siècle, n'est pas tout à fait convaincante, car des processus historiques qui ont duré des siècles ou des décennies ne peuvent guère être ramenés à une seule bataille ou à l'action d'un chef unique; de même, l'ouverture de nouvelles voies commerciales se fait de façon progressive et non par une soudaine conquête militaire.

Ce qui nous intéresse davantage, ce sont les causes politiques et économiques ayant entraîné des mouvements prolongés pendant des siècles. Il

53. *Ibid.*

54. Y. Person, 1971.

55. A. Jones, 1981.

en est résulté une modification de la physionomie des populations par les intermariages, la transformation des structures sociales et l'extension ou la régression des langues. Bien des événements décrits par Person, y compris l'arrivée des Vaï, se sont probablement produits des siècles plus tôt et à un rythme beaucoup plus lent.

Selon Jones, le nombre d'utilisateurs de la langue vaï a été accru par les intermariages dans la population autochtone, non seulement les groupes de langue mel, mais aussi ceux de langue dio qui, d'après les sources du XIX<sup>e</sup> siècle, occupaient autrefois une zone beaucoup plus vaste sur la côte. Les Vaï cessaient ainsi d'être considérés comme de parfaits étrangers<sup>56</sup>.

Les traditions qui parlent de migrations, de conquête et d'expansion territoriale s'éclaircissent si nous les traduisons en termes de voies commerciales (parfois peut-être ouvertes et défendues par des actions militaires). Outre un petit noyau de Vaï sur la côte, on trouvait probablement un grand nombre de gens parlant le vaï ou une langue apparentée, qui parcouraient les couloirs reliant le pays manden à la côte. Il existait peut-être quelques établissements formant des « nœuds » le long de ces couloirs; mais il est peu probable qu'ils aient été établis sur des territoires étendus.

En ce qui concerne les champs de recherche de nature à fournir de nouveaux indices sur les origines des Vaï, Jones remarque à juste titre que si d'autres sources écrites des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles sont découvertes, il est peu probable qu'elles nous apportent beaucoup d'éléments nouveaux sur le sujet. Il pense que les traductions orales pourraient être utiles, par exemple celles de l'est de la Sierra Leone et du nord-ouest du Libéria. Il met à part le facteur kamara comme méritant des recherches plus approfondies; et sur un plan plus général, il remarque à juste titre qu'il serait utile de savoir dans quelle mesure l'utilisation de noms manden par des groupes non manden est répandue dans certaines zones. A cela est associée la nécessité de travaux socio-anthropologiques, qui pourraient indiquer dans quelle mesure les Vaï ont conservé les caractéristiques des Manden dans le domaine social et culturel.

Jusqu'à présent, il n'y a guère eu de recherches archéologiques dans la zone vaï. Si les données fournies par Hill sur l'apport d'une poterie originale et d'un nouveau mode d'implantation des villages au nord de la zone vaï sont confirmées<sup>57</sup> cette découverte risque d'avoir des répercussions sur les théories concernant l'origine des Vaï, bien qu'il soit dangereux de tracer des

56. *Ibid.*, p. 162. Jones fait également remarquer qu'on n'a jamais expliqué de façon satisfaisante pourquoi les langues manden du Nord sont si souvent utilisées pour le commerce, encore que cela puisse être lié à leur simplicité grammaticale. Mais ce qu'il convient de souligner, c'est que le vaï a été adopté comme langue du commerce et que cela a d'importantes incidences sur le plan historique. Jones fait observer que l'adoption du vaï comme langue du commerce semble impliquer l'existence d'un marché pour les biens proposés par les groupes parlant cette langue. Il se peut que les non-Vaï aient été disposés à accepter le vaï comme *lingua franca* parce qu'il représentait pour eux une civilisation « supérieure ». Peut-être le vaï n'avait-il pas d'aussi fortes connotations ethniques que d'autres langues. Il est même concevable que la diffusion du vaï ait été favorisée par celle des maladies apportées par les groupes parlant cette langue, hypothèse qui a été avancée dans le cas de l'expansion bantou. Mais il n'y a pour l'instant guère de donnée qui permette de vérifier cette hypothèse.

57. M. H. Hill, 1972, p. 1-2.

frontières en se fondant sur un simple style de poterie. Les sites de certaines implantations sur la côte sont indiqués sur les cartes du début du XVII<sup>e</sup> siècle, et une investigation mériterait d'être faite, ne serait-ce que pour déterminer approximativement leur étendue. Davantage de travail doit être fait sur les *nomoli*, et il est essentiel de recueillir des données sur les premières utilisations du fer dans la région.

Cependant, une des principales contributions doit venir des linguistes. Au cours des quinze dernières années, de nombreux progrès ont été faits dans la classification des langues dans cette région en « groupes » ou « branches ». Il est à espérer que les chercheurs s'attacheront maintenant à combler les lacunes entre ces groupes et à découvrir les points communs entre certaines langues relevant de groupes différents. Tant que ce travail n'aura pas été fait, il sera impossible de définir exactement la « différence » entre le manden, par exemple, et le vaï ou le krim. Les mots d'emprunt présentent un champ particulièrement prometteur pour des recherches ultérieures. La comparaison des dialectes qui composent le manden, le vaï, le krim et le gola serait aussi révélatrice. Enfin, il serait peut-être également possible de proposer une explication linguistique à la discordance apparente entre la répartition actuelle des groupes de langue mel et des noms de rivières commençant par *Ma*.

Il apparaît donc qu'il y a eu très tôt des contacts entre les peuples de la forêt du Soudan et de Guinée, ce qui a entraîné une certaine migration de peuples soudanais tels que les Soninke et les Manden vers le sud et l'est et leur pénétration dans certaines parties des basses plaines forestières. Il est cependant très douteux qu'ils se soient déplacés en nombre suffisant pour supplanter les populations indigènes. En fait, dans le cas le plus fréquent, les indigènes n'étaient pas de simples pêcheurs ou chasseurs-cueilleurs kwa, comme on l'a souvent supposé. Il n'est pas vrai non plus que les indigènes et les immigrants soient restés habituellement dans un état de stagnation culturelle ou même de décadence, du fait de l'isolement et des conditions écologiques défavorables, comme le laisse entendre Murdock<sup>58</sup>. L'analyse historique révèle plutôt une interaction dynamique permanente entre les groupes habitant la région, entraînant une évolution régionale originale.

Il existait un certain rapport entre la souche ethnique, l'affiliation linguistique et le type culturel, mais il n'était pas nécessairement aussi étroit ni aussi régulier que le soutiennent certains auteurs. Des peuples côtiers répartis sur une aire géographique très étendue, tels que les Wolof, les Serer, les Dioula, les Nalu, les Temne, les Kisi et les Gola, et parlant des langues appartenant au sous-groupe ouest-atlantique, pourraient être les derniers représentants des anciens habitants de la région, mais ils ne constituent pas une culture forestière « ancienne et primitive » d'une souche nègre originale qui aurait occupé toute l'Afrique occidentale aux temps préhistoriques. Les peuples de langue kwa du sud-est du Libéria et de l'ouest de la Côte d'Ivoire n'étaient pas non plus les plus primitifs de ces groupes. En fait, l'ensemble des données archéologiques et autres dont nous disposons actuellement montre d'une

58. G. P. Murdock, 1959, p. 70-71 ; p. 259-260.

manière concluante que ces peuples connaissaient une agriculture intensive, de grandes monarchies centralisées, des corporations d'artisans et des classes héréditaires, des organisations militaires, des réseaux commerciaux et des marchés, bien avant les premières intrusions et influences soudanaises, et certainement entre le VII<sup>e</sup> et le XI<sup>e</sup> siècle.

Les données archéologiques et ethnologiques semblent également étayer l'hypothèse d'une interaction dynamique entre divers groupes qui sont entrés en contact à divers moments, et non celle qui fait de l'apparition de caractéristiques importantes, comme le travail du fer et l'organisation étatique, le résultat de l'emprise culturelle du Soudan. Ces données indiquent que, sur la côte de l'Atlantique ouest, le riz était une plante plus importante et plus intensément cultivée que le coton, le millet ou le sorgho, auxquels les partisans de la prépondérance du Soudan semblent attacher une importance injustifiée et qui peuvent avoir été introduits par des immigrants venus du Nord ou lors de contacts avec le Nord.

Le sud du Libéria et l'ouest de la Côte d'Ivoire semblent marqués par une nette coupure entre ces traditions agricoles. Le fleuve Bandama, qui sépare les peuples baule et kru, est également la limite la plus septentrionale de la culture intensive de l'igname. Quand les ignames apparaissent parmi les plantes cultivées au nord de cette frontière, on signale que leur récolte se fait sans le rituel élaboré qui l'accompagne chez les Agni et les autres peuples de langue kwa implantés plus au sud.

Si au nord de la rivière Saint-Paul et à l'est, le long de la lisière de la zone forestière, le riz reste une culture de base et fait l'objet d'une culture intensive par tous les peuples de la région ouest-atlantique centrale, d'importantes plantes autochtones du Soudan, telles que le millet, le coton et le sorgho ont à peine dépassé la frontière entre la Guinée et le Libéria à l'ouest, ou les pays temne, manden, koranko et kono en Sierra Leone. Dans la province nord-ouest du Libéria, ces cultures ne sont pas pratiquées par les De, les Gola et les Kpelle de l'Ouest, sauf dans les endroits où des groupes manden se sont établis à une date relativement récente, ou dans lesquels on sait que leur influence s'est exercée pendant de longues périodes. Ces conditions existent dans un étroit couloir le long de la rivière Saint-Paul, jusqu'à la ville actuelle de Boporo à l'ouest, ainsi que dans les groupes de Kisi, de Loma et de Gio dont les territoires s'étendent très loin à l'intérieur des hautes plaines de Guinée.

## Conclusion

L'état actuel des connaissances sur l'histoire de la région de la Guinée supérieure, au cours de la période dont traite le présent volume, peut être jugé insatisfaisant. Ce que nous venons de présenter ci-dessus n'est autre qu'une tentative provisoire de rassembler et d'analyser les données fournies par les travaux de recherche archéologique et linguistique qui ont été entrepris jusqu'à présent dans cette région. Cependant, nos connaissances comportent

encore davantage de lacunes que d'éléments incontestables, et nous nous trouvons surtout en présence d'hypothèses qui méritent une corroboration plus poussée. Cette situation appelle une stratégie plus systématique en matière de recherche, qui serait fondée sur la collaboration de spécialistes de domaines divers. Il importe également d'adopter une approche nouvelle et sans idées préconçues qui nous permettrait d'étudier l'histoire des peuples de la Guinée supérieure selon une optique qui ne les présenterait pas seulement comme les sujets d'une influence extérieure, qu'elle soit venue du nord ou, plus tard, du sud, mais comme les participants actifs à un processus historique.